

## Séminaire de l'EHESS « Approches pluridisciplinaires du rap »

**Mercredi 22 janvier 2025 : La prosodie « gang » d'Aya Nakamura, entre minoritaire et majoritaire, par Emmanuel PARENT**

*Compte-rendu de Maeva Ramanantsoa*

Dans le cadre du séminaire « Approches pluridisciplinaires du rap », Emmanuel Parent, ancien directeur de la publication *Volume! la revue des musiques populaires*, fondée par Samuel Etienne, Gérôme Guibert et Marie-Pierre Bonniol, et actuel maître de conférence en musiques actuelles et ethnomusicologie, est venu nous présenter son intervention intitulée « La prosodie “gang” d’Aya Nakamura : entre “minoritaire” et “majoritaire” ». Fruit d’un intérêt manifeste pour les cultures afro-étasunienne et afro-caribéenne, ses recherches sur Aya Nakamura s’ancrent dans un projet plus large d’histoire de la musique française, appuyée sur la notion de « *colonial past* ». Étudiant d’abord le jazz, Emmanuel Parent élargit progressivement l’objet de ses recherches, se focalisant, plus largement, sur les musiques populaires. Emmanuel Parent se propose alors d’étudier la musique française en prenant en compte les apports exogènes qui influent sur elle. Ainsi, partant du modèle français de la chanson, il explore les différents styles musicaux nés des interactions entre musique française et musique apportée et jouée par des personnes issues de l’immigration.

Comme il le soutient, la musique française a toujours été mélangée. Des stars de la musique *mainstream* comme Dalida ou encore Nana Mouskouri étaient issues de l’immigration. Or, durant la première partie du XXe siècle, les apports exogènes qu’auraient pu incorporer ces artistes issus de l’immigration à la musique française tendent à être effacés - phénomène allant de paire avec le contexte socio-économique de la France. Mais, comme le souligne Emmanuel Parent, plusieurs moments décisifs ont lieu, qui changent la donne, à l’image de la chanson « Y a d’la joie » de Charles Trenet (1938), laquelle incarne l’impact considérable des différentes communautés -en l’occurrence, ici, la communauté afro-étasunienne - sur la musique française. La syncope jazzy de « Y a d’la joie » (1938) n’est pas effacée ; elle est, bien au contraire, mise en avant, mettant en avant les influences jazz au cœur du morceau.

En d’autres termes, Emmanuel Parent adopte une démarche historique, chronologique et culturelle pour pouvoir mener ses recherches en musiques actuelles et ethnomusicologie. Se rapprochant du fait contemporain, il finit par s’intéresser à des figures telles que Végedream, Gims ou encore Aya Nakamura, dont il considère qu’elles marquent un nouveau tournant dans la conception de ce qu’est la musique française. Pour ce faire, il prend notamment appui sur l’ouvrage de Laure Steil, *Boucan! Devenir quelqu’un dans le milieu afro*.

A la fin des années 1990, les éléments exogènes, relatifs à des communautés, s’imposent encore davantage dans la pratique de la musique en France. La langue n’est pas la seule à être modifiée ; le rythme, la partie instrumentale, la prosodie le sont aussi. Ces mutations prenant place au sein du secteur musical français sont favorisées par l’émergence d’un milieu *underground* et de média indépendants, lesquels permettent l’affirmation du rock et du rap - deux mouvements dont Emmanuel Parent souligne un développement semblable au cours de son intervention. Progressivement, les éléments culturels exogènes ne sont plus à effacer mais à mettre en avant. On pourrait, par ailleurs, ajouter à ces mutations liées à des éléments exogènes, décrites par Emmanuel Parent, le cas de l’*afro-trap*, introduit plus tardivement par le rappeur MHD, alias Mohamed Sylla, au milieu des années 2010.

Emmanuel Parent fait alors le choix de nous présenter une étude de cas portant sur Aya Nakamura. Il est, en effet, familier avec cette artiste, à laquelle il consacre une journée d’études à l’Université de Rennes 2. S’appuyant sur l’article de Colette Guillaumin, « Sur la notion de minorité » et sur l’ouvrage de Laura Steil, *op. cit.*, il emploie les notions de « minoritaire » et de « majoritaire » afin de problématiser et dialectiser son étude d’Aya Nakamura. Unis

intrinsèquement, les minoritaires et les majoritaires peuvent faire l'objet de différences de pouvoir et d'opportunité coutumières et/ou juridiques, différences dont Emmanuel Parent juge qu'elles sont pertinentes pour mener à bien ses recherches. Son étude prend aussi appui sur la notion d'« identité fine », héritée des travaux de Pap Ndiaye, notamment dans *La condition noire* – notion qui met en avant le « plus petit dénominateur commun » de l'expérience noire en France, en dépit de « l'extrême variété de la société française noire ».¹

Fort de ce bagage théorique, il se constitue également un corpus musical principalement composé des chansons « gang » d'Aya Nakamura, c'est-à-dire proches des codes du *gangsta rap* – laissant de côté son répertoire *love* et *zouk*. En se focalisant sur « Pookie » et « Dans ma bulle », il veut faire apprécier les talents de compositrice d'Aya Nakamura (ici, on parle surtout d'inventivité rythmique, avec des formules très étonnantes), les influences caribéennes de sa musique et l'histoire spécifiquement française d'un genre « afro » chez les post-migrant.e.s d'Île de France dans les années 2000, au sein de laquelle s'inscrit la rappeuse.

Il montre ainsi qu'Aya Nakamura s'ancre dans un héritage musical tant africain que caribéen, puisant dans le *zouk*, le *dancehall jamaïcain* ou encore le *reggaeton*. Emmanuel Parent en profite pour mettre spécifiquement en avant le *dancehall jamaïcain*, qu'il oppose à l'ancien *reggae root* conscient, toujours dans le souci d'un ancrage historique. En d'autres termes, Aya Nakamura puise dans un substrat commun aux communautés afro-descendantes, substrat qui alimente son identité musicale, tant en ce qui concerne la langue que les sonorités. Par sa créolisation de la langue et des rythmes, Aya Nakamura crée une musique hybride, métissée, qui *clash* avec les codes de la chanson française traditionnelle, populaire (la chanson de type « rive gauche ») sans pour autant les abandonner. Emmanuel Parent donne non seulement l'exemple de la prosodie dans la chanson « Dans ma bulle », où s'alternent prosodie cométrique (typique de la chanson française) et prosodie contramétrique (groupe de souffle se terminant sur la quatrième temps de la mesure, typique du *raggamuffin*) mais aussi celui de « 40% », où le cliché « *ram-pam-pam* » du *dancehall* est repris. Ainsi, il s'agit de voir combien Aya Nakamura incarne une nouvelle direction de la musique française, musique dont il semble qu'elle pourrait être à redéfinir, tout comme les différents genres qui la constituent. Aya Nakamura se veut en ce sens une figure complexe. Stars parmi les stars, elle est la première artiste depuis Edith Piaf à devenir numéro 1 des ventes dans plusieurs pays avec « *Djadja* » (2018), ce qui pourrait laisser penser qu'elle est majoritaire. Pour autant, en personnes issue des minorités (de genre, ethnique) faisant du rap aux influences empruntées à l'ensemble de la communauté afro-descendante, elle s'ancre aussi dans un registre minoritaire, fragmentant l'opinion, en artiste reconnue par les jeunes générations et rejetée par beaucoup de plus de 50 ans, d'où l'étude d'Emmanuel Parent sur Aya Nakamura « entre minoritaire et majoritaire ».

Pour excéder la présentation d'Emmanuel Parent tout en m'appuyant sur son étude, j'aimerais soulever la question du lien entre la musique et la littérature, lien dont le passé a montré qu'il était particulièrement important dans la culture afro-diasporique² et qu'Emmanuel Parent souligne aussi, donnant un cours dédié à ces thématiques à l'université Rennes 2 (« *African-American music and literature : toward an anthropological approach* »). L'affirmation du jazz sur la scène musicale a été marquée, dans la société étaisunienne, par sa représentation dans la littérature (par exemple dans les œuvres de Zora Neale Hurston et Ralph Ellison, qu'Emmanuel Parent a étudiées). Réciproquement, des musicien.nes ont pu se réclamer d'un héritage littéraire, à l'image du rappeur Dinos (rappeur camerounais ayant grandi à La Courneuve) qui, non seulement sort le titre « Césaire » en 2020 mais aussi parle de l'influence qu'ont eu les écrivains de la négritude pour

1 Pap Ndiaye, *La condition noire. Essai sur une minorité française*. Paris, Calmann-Lévy, 2008, p.436.

2 On peut penser, par exemple, à des ouvrages tels que *Invisible Man* de Ralph Ellison (1952), où la culture du jazz est prégnante.

lui, notamment dans l'interview qu'il donne à Mouloud Achour dans Clique.<sup>3</sup> Reconnaissant sa dette envers les livres que lui présente son père, Dinos dit :

« C'est mon père, moi, qui me parle d'Aimé Césaire en premier. Et avant même de me parler d'Aimé Césaire, il me parle de Franz Fanon, tu vois. Mon père lisait beaucoup et la chance que j'ai eue, c'est d'avoir tous ces livres-là à portée de main dès le plus jeune âge et de pouvoir y jeter un œil sans que l'école m'en parle ; tu comprends ce que je veux dire ? Donc j'avais une sorte d'éveil alors que j'étais au collège (...) C'est juste que ça éveille ta conscience en vrai. Tu dis te dis "Ah ok, c'est comme ça". »

En ce sens, l'ancrage de Dinos dans une constellation littéraire et musicale afro-descendante pourrait être entendu comme une variation de la relation d'Aya Nakamura aux traditions du dancehall et du zouk. Il s'agit dans chacun de ces cas de nouer des liens intertextuels, plus ou moins conscients, avec d'autres œuvres artistiques afro-descendantes, qui forment le terreau de l'œuvre du rappeur ou de la rappeuse. De la même manière que les musicien.ne.s, les écrivain.e.s issu.e.s des minorités ont pu être entre le minoritaire et le majoritaire, et entre le modèle dominant et le(s) modèle(s) propre(s) à leur culture, créant de nouvelles formes, à l'instar des écrivain.e.s de la négritude, du post-modernisme ou de l'afro-futurisme. Peut-être alors que croiser l'étude en musiques actuelles avec des considérations littéraires pourrait permettre de comprendre encore un peu mieux, d'un autre point de vue, ce qui se joue actuellement dans l'émergence d'un nouveau genre « afro ».

---

<sup>3</sup>[Dinos : l'interview Clique & Chill](#), Clique TV (3 déc. 2020).